PROLOGUE

Réseaux et tuyaux : ruptures et recompositions du pouvoir

*Jean-Philippe Denis, Taïeb Hafsi,
Alain Charles Martinet et Franck Tannery,*
directeurs de la collection « Les livrets de la stratégie »

Ce Livret de la stratégie, dirigé par Virginie Martin et Pierre-Antoine Chardel, prolonge le cycle des Rencontres Stratégiques organisé au Trianon Palace de Versailles, dans la continuité de la réédition de *l'Encyclopédie de la stratégie* (EMS, 2022).

L'ambition de ces rencontres était d'offrir un espace d'échange pour explorer des thèmes émergents, ancrés dans l'actualité, porteurs de ruptures stratégiques majeures, et de créer les conditions d'une réflexion entre acteurs venus d'horizons variés (académiques, professionnels, politiques, médiatiques). Qu'il s'agisse de penser la puissance de la culture, les impacts du vieillissement démographique ou les nouveaux risques et menaces portés par le cyber, l'objectif de ces rencontres est indissociable d'une ambition : nous avons besoin de nous réarmer intellectuellement en amplifiant le recours à une stratégie renouvelée.

Organisée en novembre 2022, la rencontre qui a donné lieu à ce livret portait elle, précisément, sur ce que les réseaux font à et dans nos sociétés. Lorsque la rencontre s'est tenue, ChatGPT venait d'apparaître sur nos écrans depuis quelques jours, Elon Musk venait de racheter Twitter sans qu'on puisse imaginer le rôle que ce mouvement allait jouer dans

la réélection de Donald Trump... et une guerre en Europe ou un appel au secours de *Starlink* pour maintenir un réseau Internet en Ukraine paraissent des choses inconcevables. On mesure donc en deux ans combien le monde a plus encore « basculé ».

Mais déjà les réseaux avaient démontré de manière stupéfiante comment ils façonnent les dynamiques sociales, politiques et stratégiques avec une intensité plus qu'inédite, tout simplement inconnue dans l'histoire. C'est peu dire aujourd'hui qu'ils auront puissamment accéléré la fragmentation de nos sociétés et la déstabilisation des démocraties... en moins de deux décennies.

Hannah Arendt considérait le « monde commun » comme une condition fondamentale du dialogue démocratique. Ce « monde » est aujourd'hui fragilisé par les réseaux numériques, qui amplifient les discours polarisants, fragmentent l'espace public, redéfinissent les rapports de pouvoir et le statut des savoirs. La dépendance aux algorithmes de l'attention transforme les flux d'information en champs de bataille où se jouent des affrontements idéologiques et stratégiques.

Les contributions de cet ouvrage éclairent ces dynamiques sous des angles multiples, à commencer par la complexité et l'instantanéité des réseaux. Les réseaux sociaux, on le sait, sont assurément propices au déferlement de la haine. Cela justifie d'examiner en profondeur les dynamiques de subjectivation et d'inter-subjectivation dans les mondes numériques ou la mobilisation de la pensée d'Hannah Arendt pour mieux saisir les implications d'une entrée dans un monde de post-vérité et d'effondrement du sens commun.

Qu'on examine les réseaux sous l'angle du marché des croyances comme origine de l'ignorance managériale et de la démotivation, des réseaux de contestation et des pouvoirs de la virtualité, du clientélisme de masse et du despotisme servile, des dynamiques de manipulation à grande échelle, tout pousse à l'inquiétude. Qu'on évoque l'influence des pratiques de modération sur la formation des opinions politiques ou qu'on s'attache à explorer les enjeux identitaires et esthétiques des réseaux, notre devenir commun d'humanité numérique se révèle à maints égards d'abord effrayant dans la capacité des réseaux à nous emprisonner dans leurs toiles.

Les réseaux numériques sont moins que jamais de simples outils techniques ; ils sont devenus des terrains d'affrontement où se redéfinissent les dynamiques de pouvoir et de sens. La fragmentation qu'ils induisent impose donc un effort collectif pour réinventer une pensée stratégique

adaptée aux incertitudes actuelles. Le propos n'est pas ici qu'un appel convenu : l'émergence d'intelligences artificielles comme Grok 2, qui amplifient les possibilités de manipulation et la diffusion de *fake news*, élargit encore le domaine de l'influence stratégique, transformant les réseaux en armes idéologiques globales. Prendre en compte les dimensions éthiques et esthétiques des réseaux, c'est donc bien réfléchir aux enjeux identitaires et à l'émergence d'une éthique de la singularité, essentielle pour résister à l'uniformisation culturelle imposée par les grandes plateformes.

Cet ouvrage n'a été rendu possible que grâce au concours de l'ensemble des auteurs sollicités par Pierre-Antoine Chardel et Virginie Martin : merci donc à François Jost, Serge Tisseron, Mazarine M. Pinget, François Cazals, Norbert Alter, Jessica Yi Yan Wong, Véronique Nguyen, Fabrice Epelboin, Neil Seghier et Elsa Godart, de permettre avec ce livret d'explorer à nouveaux frais les tensions entre fragmentation et recomposition du sens commun et de proposer des grilles d'analyse des réseaux comme des lieux de confrontation entre les logiques de contrôle et de puissance mais aussi les aspirations à des formes renouvelées de solidarité.

Si logiquement cet ouvrage se focalise de manière privilégiée sur les « contenus », il est aussi une invitation à poursuivre la réflexion autour d'un nouvel enjeu d'avenir fondamental : à l'heure où l'orbite basse pourrait accueillir 100 000 satellites dans les prochaines décennies – avec les effets d'encombrement, les collisions et les déchets que l'on peut craindre – la bataille des constellations satellitaires redéfinira les rapports de force stratégiques et géopolitiques, soulevant des enjeux inédits de souveraineté numérique, d'impacts environnementaux et d'équilibres économiques.

On le sait bien, qui détient les tuyaux détient ce qui passe dans les tuyaux. C'est pourquoi l'ascension fulgurante de méga-constellations comme *Starlink*, soutenue par des investissements colossaux, bouleverse la souveraineté numérique même des États. Le contrôle des infrastructures de communication, autrefois domaine des nations, glisse désormais entre les mains de quelques acteurs privés, redéfinissant les dynamiques de pouvoir. Elon Musk, par exemple, a démontré cette influence en soutenant l'Ukraine avec le réseau *Starlink*, mais illustrant par là même la dépendance technologique des États face à des géants privés. Avec une Europe largement absente de ces nouveaux espaces-temps...

Il est urgent de prendre conscience qu'à peine à 550 kilomètres au-dessus de nos têtes, une nouvelle forme de ruée vers l'or se joue : celle de l'espace et des données. Les constellations satellitaires promettent une connectivité globale, au prix d'un contrôle centralisé des flux d'information. Qui

contrôle les satellites contrôle déjà les données et, avec elles, la narration des événements et la formation des opinions publiques. La Chine, l'Europe, et d'autres grandes puissances s'organisent pour ne pas dépendre uniquement d'infrastructures américaines. Pourtant, face à des mastodontes comme SpaceX ou Amazon, la compétition ne peut être qu'inégale.

Les enjeux vont donc bien au-delà de la connectivité. En temps de crise, comme l'a montré la guerre en Ukraine, ces réseaux deviennent des armes stratégiques. Mais à quel coût, à quel prix ? La multiplication des satellites engendre une saturation de l'orbite basse, augmentant en effet les risques de collision et posant la question d'une régulation internationale encore balbutiante. L'absence de règles claires et la concentration du pouvoir entre quelques mains font peser une menace sur la souveraineté des nations et même sur la sécurité globale.

Il est temps de lever les yeux. Ce qui se joue dans l'espace est une extension directe, mais aussi un renouvellement de nos luttes terrestres : la maîtrise des infrastructures numériques est aujourd'hui aussi fondamentale que celle des territoires physiques. L'avenir exige une prise de conscience collective et une mobilisation urgente pour réguler ces nouveaux empires de l'orbite, car les tuyaux numériques sont les artères par lesquelles circule désormais l'essence même des sociétés qui s'espèrent encore démocratiques.

Au terme de ce prologue, nous souhaitons activement remercier les partenaires ayant rendu possible l'entreprise que constitue ce nouveau Livret de la stratégie : la Graduate School Économie & Management de l'Université Paris-Saclay, le Business Science Institute, Choiseul Advisory ainsi que la Fondation Mines Paris-PSL, l'ISM-IAE de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, l'IAE Metz School of Management, et IAE France pour leurs soutiens et participations directes à l'ensemble du cycle des Rencontres Stratégiques.

Après les Livrets de la stratégie *Culture, puissance et pouvoir* et *Viellisse et vieillissements*, la réflexion collective proposée ici sur nos *Vertigineux réseaux* poursuit l'esprit d'une pensée en mouvement, capable de régler sa foulée au rythme des ruptures et des recompositions stratégiques de notre époque.

La mobilisation collective qui aboutit à ce nouveau livret témoigne d'une conviction partagée que l'on peut inscrire dans la fulgurance d'un René Char et ses *Feuillets d'Hypnos* (1946) : plus que jamais quand on parle aujourd'hui de nos vertigineux réseaux, « notre héritage n'est précédé d'aucun testament ».

AVANT-PROPOS

Entre vérités et réalités multiples : s'adapter à la perte du sens commun¹

Pierre-Antoine Chardel et Virginie Martin

LE COMMUN (?)

L'idée du commun, et de « faire société », est certainement à la base de tout projet politique démocratique. Mais ce commun n'est pas un donné, ni un acquis : il ne se décrète pas mais s'organise autant par des institutions que de manière sensible. Il se construit dans le temps, il est fragile et reflète – implicitement ou explicitement – des fractures de différents ordres : celles des identités sociales (avec l'affaiblissement, ou du moins le brouillage, des classes sociales traditionnelles), celles de la fin supposée ou annoncée des grandes idéologies et des « grands récits », ou encore celles de l'affaiblissement des souverainetés nationales ou de la déshumanisation des services publics.

On voit simultanément s'accroître la naissance et la montée en puissance, *a contrario*, d'un individu affirmé, façonné par une dynamique d'*empowerment*, un individu hypermoderne, hybride et complexe, fort et trouble à la fois, pouvant relever de plusieurs identités et de communau-

1. Nous tenons ici à remercier Romain Pigenel et Philippe Silberzahn qui ont contribué à enrichir le présent texte.

tés virtuelles en même temps. La métamorphose numérique et le bouleversement des technologies avec les pratiques de communication (*via* Internet et les réseaux sociaux en ligne), qui lui sont inhérentes, sont souvent présentées comme étant au cœur des transformations que nous vivons d'un point de vue existentiel, anthropologique et sociologique, qu'ils en soient la cause ou la conséquence.

Toutefois, les mouvements d'émancipation qui s'expriment par les technologies numériques ne peuvent sans doute être compris indépendamment des contextes sociopolitiques, ni l'économie des affects, qui les favorisent ou (au contraire) les neutralisent. Dans certains cas, la conjonction de ces dynamiques de mutation technologique et de l'agir communicationnel conduirait à l'affaiblissement, voire à la négation, du commun, en minant ce qui le rend possible : des idées et des cultures communes, voire jusqu'à la croyance même de la possibilité d'une vérité commune, comme l'illustre le concept de « faits alternatifs ».

Dans quelle mesure ces constats sont-ils justes ? Quel est le rôle réel des technologies numériques d'information et de communication – des réseaux en particulier dont les vertus sont tant mises en avant aujourd'hui – dans ce bouleversement ? S'agit-il, enfin, d'une singularité historique, ou bien d'un phénomène cyclique, surestimé dans son importance actuelle ?

DU POUVOIR AUX POUVOIRS

Un deuxième niveau d'interrogation, partant de ce constat, concerne l'organisation et la distribution du pouvoir dans ce commun fragmenté, et, au bout du compte, la possibilité de les comprendre pour y bâtir des stratégies collectives riches de sens.

La redéfinition des réseaux classiques de communication et d'information rebat les cartes de la hiérarchie de celles et ceux qui les dominent et qui y prennent la parole. Dans un monde en fragments ou en réseau(x), où est le centre, où est la périphérie ? En quoi la possibilité donnée à chacun d'avoir une audience, et la probabilité paradoxalement réduite de se faire comprendre de tous, altèrent-elles la nature du pouvoir, et la nature des « élites » ? Comment faire exister une parole institutionnelle dans un univers média/technologique où elle n'a plus aucun monopole ? Comment le concept traditionnel de pouvoir s'articule-t-il avec la notion à la mode, mais ô combien polysémique, « d'influence » ? Quelles nouvelles règles pour le « marché des idées » et les manipulations cognitives en tous genres ?

Au sein de ce nouvel ordre, les « experts » détenteurs de savoirs et donc de pouvoir(s) voient leur parole largement concurrencée par des influenceurs de tous ordres ; sur la toile, la hiérarchisation des compétences s'en trouve (apparemment) totalement bousculée, et l'horizontalisation des savoirs passant par des biais médiatiques (médias traditionnels ou réseaux sociaux) gagne de la puissance. Épistémologiquement, quelles en sont les conséquences pour les disciplines scientifiques, pour l'avenir du monde académique et des chercheurs ? Mais aussi pour l'idée même de science et de vérité scientifique ? Sommes-nous entrés dans une ère de nihilisme ou d'un systématique relativisme des savoirs ? Ou bien, au contraire, sommes-nous entrés dans une plus grande diversité des points de vues inhérente à toute société soucieuse de faire intervenir le pluralisme de valeurs qui peut la définir ?

Dans ce contexte toujours, que devient la culture de l'écrit, traditionnel attribut des élites et vecteur de pouvoir dans « l'ancien monde » ? Est-elle condamnée au déclassement, dans un monde totalement internationalisé où règnent les images, universalisables et poussées en avant par les algorithmes des plateformes ? Assiste-t-on à l'avènement d'une sorte de technicisme, la machine et ses codes contraignant notre pensée et la formatant, au risque de simplifier et de travestir le message de départ ? Cela au risque d'impacter les équilibres politiques eux-mêmes si l'on en croit certaines visions systémiques des technologies sur nos équilibres psychiques et cognitifs ? Ces contraintes ne seraient-elles, inversement, habilitantes et l'occasion d'une nouvelle créativité, à la façon de l'Oulipo ? Dans tous les cas, le vrai pouvoir, enfin, n'aurait-il pas glissé du côté de celles et ceux qui contrôlent les nouvelles infrastructures de diffusion ? Ou bien encore du côté de celles et ceux qui peuvent développer des outils pour les décrypter et les interpréter ?

LE RÉEL, UNE ÉTHIQUE DANS CETTE BATAILLE ?

Au bout du compte, un troisième niveau de questionnement se fait jour : quel est l'effet sur le réel d'un système de communication à la fois fragmenté et hyper bavard, en flux tendu, où chacun est devenu son propre porte-parole et, d'une certaine manière, le porteur de sa propre vérité, réduisant d'autant le temps d'écoute et d'attention disponible pour ce que les autres ont à dire ? L'« écosystème » créé par la conjonction d'Internet et des médias n'est-il qu'une immense bulle, et comment influence-t-il le cours des choses ? Est-il le décalque du réel, où finit-il par constituer un réel en soi, à la faveur du temps et de l'attention croissante

qu'y accordent les citoyens ? Au-delà, à quelles conditions des actions collectives virtuelles peuvent-elles s'épanouir ?

On ne saurait enfin évoquer ce nouveau monde, où des millions d'individus-agences de communication mènent une bataille pour leur quart d'heure de buzz mais aussi pour pousser leurs idées, au croisement d'Antonio Gramsci et d'Andy Warhol, sans évoquer la question de la violence qui peut y régner (mauvaise foi, impunité, agressivité, *trolling*, *haters...*), indirectement favorisée par la structuration algorithmique des plateformes. Quel est l'état de notre connaissance de ces pratiques numériques à la fois toxiques et violentes ? Qu'est-ce qui les accentue ? Les sujets, les personnes, les réseaux, ou encore des communautés avides d'affirmation et de reconnaissance dans un monde de flux ? Quel poids pèse la structuration algorithmique des plateformes dans les échanges en ligne ? A-t-elle une vertu libératrice et cathartique, ou n'accroît-elle que davantage de violence ou d'insociabilité dans le monde physique ?

Plus généralement, les discours inquiets, voire millénaristes, sur les risques que font peser les nouvelles technologies d'information (plateformes sociales, IA...) sur notre société et notre démocratie sont-ils fondés, ou ne relèvent-ils pas plutôt d'une « panique morale » ? Quelles sont, alors, les pistes pour développer une relation plus sereine avec nos outils numériques en vue de rendre possible une meilleure compréhension des nouveaux milieux qu'ils façonnent ?

INTRODUCTION

Pierre-Antoine Chardel et Virginie Martin

À l'heure où les espaces politiques sont l'enjeu de mutations importantes avec l'expansion des technologies numériques, nous souhaitons ouvrir avec cet ouvrage une réflexion sur les conditions d'émergence du commun, ainsi que sur les risques que le commun encourt avec le déferlement des réseaux sociaux dans nos vies. Ces réseaux interviennent de manière si ambivalente qu'ils exigent un effort intellectuel particulier, impliquant plusieurs regards, plusieurs disciplines, plusieurs types de sensibilité...

L'élargissement de la compréhension d'un tel phénomène technologique nous semble indispensable pour interpréter les formes et les dynamiques de la réalité sociale telle qu'elle se voit reconfigurée aujourd'hui par des logiques de réseaux qui nous rapprochent autant qu'elles nous séparent. Vis-à-vis d'une situation si paradoxale, un besoin de recul paraît d'autant plus impérieux que des changements qualitatifs se sont produits dans notre manière d'être ensemble, nous faisant parfois éprouver une impression de vertige ou de brouillage du sens ; ce dont témoigne sensiblement et avec force les haïkus proposés par **Virginie Martin** au tout début du livre.

Si les réseaux permettent d'accentuer des formes d'engagement collectif, ce sont aussi des modes d'expression pulsionnelle et des passions tristes qui sont attisés dans les sphères publiques en ligne, à plus forte raison lorsque les effets de déresponsabilisation interviennent dans la téléprésence. Un sentiment d'impunité est aussi engendré par l'invisibilité que les technologies numériques de la communication permettent de créer. Dans sa contribution, **François Jost** propose en l'occurrence d'examiner ce qui déclenche la haine sur les réseaux sociaux et en quoi ceux-ci se révèlent particulièrement adaptés à la transmission de comportements haineux. Si les réseaux sociaux n'inventent pas la haine, ils offrent par

leur architecture et leur fonctionnement les conditions favorables de son expansion. Mais aucun déterminisme technologique ne doit prendre le pas ici. Des variations dans les pratiques sont toujours possibles, pour le meilleur comme pour le pire.

Ainsi, comme le souligne **Serge Tisseron**, l'utilisation d'Internet suscite diverses formes d'angoisse qui peuvent nourrir des positions extrêmes et des affrontements violents. Il est, par conséquent, essentiel d'examiner ce qui peut contribuer à engager les jeunes générations (les adolescents) à développer une utilisation démocratique d'Internet, afin d'ouvrir des avenir souhaitables de notre ère hyper-connectée. Pour autant, les vents contraires sont puissants, et font pressentir comme les traces d'un totalitarisme qui ne dit pas son nom. À cet égard, comme le met en évidence **Mazarine M. Pinget**, la philosophe Hannah Arendt semble être une source stimulante pour comprendre l'ère post-vérité. Le concept de post-vérité remonte en effet malheureusement bien plus loin que les lubies d'un Donald Trump adossées à l'exponentielle prolifération de la rumeur et de l'opinion indépendamment de tout *fact checking* que représente la Toile ; la post-vérité est sûrement la vérité de tout totalitarisme, « autrement dit de toute politique où l'idéologie tend à se substituer intégralement au réel ». Mais de tels enjeux ne sont pas limités au champ politique. Ils concernent également le monde des organisations.

Comme on le comprend bien sous la plume de **François Cazals**, dans un monde où le sens commun est fragilisé, où les vérités absolues sont remises en question, les décideurs doivent affronter un degré d'incertitude maximale. À cet égard, si les fondations traditionnelles de la stratégie ne doivent pas être totalement remises en question, la stratégie « causale », qui déduit du passé un futur probable et souhaité, reste possible, mais sous conditions. Elle peut être mise en œuvre dans des environnements stables ou des périodes « calmes ». Lorsqu'une crise inattendue survient, conjoncturelle ou structurelle, d'autres approches doivent être envisagées.

Des approches qui devraient revenir au réel, à l'expérience vécue, notamment dans l'univers de l'entreprise qui subit – de plein fouet – une crise de motivation. Peut-être, nous suggère **Roberto Alter**, cette crise tient moins à une démobilisation réelle des individus qu'à une agitation venue des organisations elles-mêmes, en créant comme une sorte de résonance malsaine avec le monde des réseaux. Le changement est devenu mouvement, perturbation perpétuelle ; il ne permet quasiment plus la construction dans le long terme, morcelant toujours un peu plus les dynamiques de sens.

Pour autant, si des logiques d'accélération et de liquéfaction retentissent *via* les réseaux, ceux-ci demeurent fort heureusement ambivalents et donnent encore à espérer : comme le soulignent **Pierre-Antoine Chardel** et **Jessica Yi Yan Wong** dans leur contribution, si les médiations numériques peuvent être de redoutables outils de contrôle, elles peuvent être aussi des outils d'émancipation pour les citoyens devant affronter des logiques de pouvoir autoritaire. Les technologies numériques rendent possible de nouvelles productions de subjectivité en réseau, en créant des manières inédites d'être ensemble, en créant un certain jeu de distance et de proximité dans l'hyper-connexion. Dans l'émergence de formes d'opposition dans un territoire donné, on assiste également à une implication décisive des populations en exil, qui font résonner, au-delà des frontières d'un pays, des voix dissidentes.

Mais l'ambition de préserver des paroles contraires est d'autant plus ardue à l'heure où, comme le note **Véronique Nguyen**, les institutions juridiques et économiques démocratiques, censées promouvoir le bien commun, ont été mises au service de l'expansion de quelques « *global leaders* ». Cela malgré les nombreuses critiques dont ces colosses font l'objet (abus de position dominante, exploitation de travailleurs non-qualifiés, évasion fiscale, impact environnemental désastreux). Dans une certaine schizophrénie qui mérite d'être élucidée, Amazon, Airbnb, Uber et consorts échappent à la vindicte de l'opinion publique, pourtant souvent si vive à s'enflammer. Une telle adoration du public, à peine altérée par une pointe d'ambivalence, semble être le parfait reflet de l'impuissance des pouvoirs publics à traduire certaines protestations de façade en actions décisives.

Les logiques de manipulation de l'opinion publique, on le sait bien, ne manquent pas. Comme le souligne **Fabrice Epelboin** : l'ampleur de ce qu'ont commencé à révéler les « Twitter Files » dépasse de très loin ce qui avait été réalisé pour le compte de Donald Trump avec Cambridge Analytica. Si l'on sait aujourd'hui que la présidentielle américaine de 2016 et le Brexit ont été influencés par Cambridge Analytica, les « Twitter Files » sont d'une ampleur considérable, en nous obligeant à redoubler de vigilance critique relativement à la force de frappe politique des réseaux.

Sur un autre plan, compte tenu de la place que prend Facebook et l'ensemble des médias sociaux dans les régimes d'attention informationnelle qui interviennent dans la perception de l'actualité parfois la plus brûlante, auprès de l'opinion publique en France notamment, il y a de quoi s'interroger, comme nous y invite **Neil Seghier** dans sa contribution, sur la pertinence (en termes de « souveraineté ») qu'il y a à laisser

des entreprises étrangères déterminer les critères de ce qui est dicible (ou non) dans l'espace public numérique.

Au fond, comme le soutient **Elsa Godart**, la société hypermoderne est une société paradoxale, au-delà des enjeux de schizophrénie qui sont induits par le capitalisme. À l'heure du *big data*, dans un contexte d'infobésité, on rencontre un risque de n'arriver ni à dire ni à être entendu, et peut-être même à « être vu », ni considéré dans un monde à la fois liquide et de plus en plus normé. Un mot de trop et vous perdez des points et votre crédibilité. Or un enjeu autant éthique que politique intervient dans l'exigence de ne pas étouffer les colères, les mots de trop, les cris ou les angoisses.

L'expérience poétique (et sans doute aussi politique) des haïkus revient ainsi à clore (et ouvrir à la fois) le présent ouvrage collectif. **Virginie Martin**, une fois encore, nous fait ressentir les formes sensibles qui retentissent dans nos modes de vie en réseaux. Ceux-ci demeurant eux-mêmes les sujets/objets d'une page blanche encore à écrire...